



HAL
open science

La formalisation dans la théorie des opérations énonciatives : formes, formules, schémas

Dominique Ducard

► **To cite this version:**

Dominique Ducard. La formalisation dans la théorie des opérations énonciatives : formes, formules, schémas. Dossiers d'HEL, 2016, Écriture(s) et représentations du langage et des langues, 9, pp.113-122. hal-01304863

HAL Id: hal-01304863

<https://hal.science/hal-01304863>

Submitted on 20 Apr 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**LA FORMALISATION DANS LA THÉORIE DES OPÉRATIONS ÉNONCIATIVES :
FORMES, FORMULES, SCHÉMAS**

Dominique Ducard

Céditec, EA 3119, Université Paris-Est Créteil Val de Marne

RÉSUMÉ

Notre objectif est de présenter les principes de l'écriture formelle dans le modèle théorique d'Antoine Culioli, en reprenant les commentaires que le linguiste a lui-même fait de son travail, dans un souci d'explicitation des procédures et des postulats. Partant de la définition qu'il donne de la linguistique et de la délimitation à la fois épistémologique et méthodologique de son objet et de son domaine, nous exposons le choix d'une notation logico-formelle, ses applications et les problèmes qui lui sont liés, pour en venir ensuite à l'adoption d'une schématisation de nature topologique, pour des raisons empiriques et théoriques. Cette figuration par *graphes* montre l'évolution d'un système métalinguistique considéré comme un représentant, par simulation, de la dynamique du langage, et lié à l'hypothèse du *geste mental*.

MOTS-CLEFS

théorie des opérations énonciatives – formalisation - écriture formulaire – graphes – geste mental

ABSTRACT

We aim at presenting the principles of the formal writing in the theoretical model of Antoine Culioli. For that we go over to his comments about his work, with a view to explain procedures and premises. On the basis of his definition of linguistics and of the epistemological and methodological delimitations of its object and domain, we first expound the choice of a logical notation, its applications and the problems linked. Then we have come to the topological schematization, adopted for empirical and theoretical reasons. This figuration with *graphs* shows the evolution of a metalinguistic system considered as a representation, by simulation, of the process of language, and attached to the hypothesis of the *mental gesture*.

KEY WORDS

theory of enunciative operations – formalization – formal writing – graphs – mental gesture

Théorie des opérations énonciatives : écriture formulaire et graphe

L'objectif de ce bref article est d'exposer les principes de l'écriture formelle développée par Antoine Culioli dans ses études linguistiques, écriture correspondant à un système de notation des phénomènes empiriques observés et analysés et dont la finalité est de rendre compte de ce qui n'est pas observable directement. Pour ce faire je m'appuierai sur les commentaires que le linguiste a lui-même fait de son travail, toujours en cours, dans un souci constant d'explicitation des procédures et des postulats liés à son entreprise de théorisation.

Je rappellerai pour commencer la définition de la linguistique telle que la conçoit et la pratique Antoine Culioli : étude du langage appréhendé à travers la diversité des langues, des textes et des situations. Encore faut-il préciser qu'il s'agit du langage en tant qu'activité symbolique de représentation, plus spécifiquement *activité signifiante*, c'est-à-dire activité de production et de reconnaissance interprétative de formes interprétables. Limitée au langage dans sa manifestation linguistique, cette activité est nommée *activité énonciative*.

Il convient d'exposer ce qu'implique cette définition pour appréhender l'objet et les objectifs de l'étude ainsi que ses déterminants et ses conditions :

- Le langage ne peut être saisi par le linguiste, dans son fonctionnement, qu'à partir de l'étude de langues particulières, chaque langue étant spécifique et pourtant interprétable et traductible en une autre ;
- Viser le langage à travers la diversité des langues implique une recherche d'invariants permettant la comparaison et le passage d'une langue à l'autre ;
- L'étude porte sur des textes, soit des séquences orales ou écrites, soumises à des variations sociolectales et idiolectales ;
- Tout texte est pris dans une situation qui impose contraintes, normes et règles ;
- Le langage en tant qu'activité symbolique est à la fois processus et action, activation d'opérations et de représentations qui génèrent les formes linguistiques, qui sont à la fois *déclencheurs* et *capteurs* du sens.

Mais le linguiste n'est pas seul habilité à s'occuper du langage ainsi compris et il doit s'intéresser à des études connexes à son domaine de recherche. A. Culioli a ainsi nourri sa réflexion de lectures diverses, animé d'un dialogue permanent – extérieur et intérieur – avec les sciences de la cognition, la mathématique et la logique, l'anthropologie et l'ethnologie, la psychologie et la psychanalyse, la philosophie, la littérature aussi, sans compter son intérêt pour les techniques et l'artisanat, représentatifs de cet état concret-abstrait qui préfigure, selon Bachelard¹, l'abstraction de la pensée scientifique et de la formalisation.

ÉPISTÉMOLOGIE

L'hétérogénéité et la complexité des phénomènes à traiter exigent une délimitation méthodologique (épistémologie et méthode). Ainsi le principe de connaissance qui guide la démarche scientifique distingue trois niveaux de représentation :

- Le niveau 1 est celui des représentations et des opérations mentales sous-jacentes à l'activité de langage, inaccessibles à l'observation directe ;
- Le niveau 2 est celui des formes matérielles et empiriques que sont les textes, considérés comme des représentants des représentations de niveau 1 ;
- Le niveau 3 est celui des représentations qui sont des représentants des représentations de niveau 2 (en rapport avec le niveau 1).

Ces trois niveaux sont ceux du *langagier*, du *linguistique* et du *métalinguistique*.

¹ Voir Bachelard G., *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin, 1970.

Dominique Ducard

L'hypothèse de travail est que le linguiste partant du niveau 2, qui est celui des observables qu'il va pouvoir construire et des problèmes qu'il va dégager, est en mesure de dire quelque chose de ce qui se passe entre le niveau 1 et le niveau 2, sans en inférer une psychologie. La condition en est que le système de représentation métalinguistique puisse être considéré, par analogie, comme une simulation du rapport que le niveau 2 entretient avec le niveau 1. C'est ici qu'interviennent les concepts de *marqueur* et de *trace* : les séquences textuelles sont des agencements de marqueurs qui sont la trace des opérations et des représentations qui les génèrent.

Le représentant métalinguistique des représentations de niveau 1 est la *notion*, qui désigne « un système complexe de représentation structurant des propriétés physico-culturelles d'ordre cognitif » (Culioli 1999a, p. 100), en précisant qu'il faut y inclure ce qui relève de l'affectif. Le linguiste devra ainsi tenir compte des dimensions praxiques, corporelles, cognitive et affective, fantasmatique et mythique des conduites langagières. Il doit aussi s'intéresser à toutes les formes de discours, y compris celles qui sont jugées marginales, défectives, déviantes ou pathologiques.

Si la théorie est, comme le dit A. Culioli, « un ensemble cohérent d'hypothèses soumis à vérification », la linguistique théorique, étant donné son objet et son objectif, ne doit pas seulement répondre à des critères de cohérence et d'adéquation, elle doit interroger, comme nous l'avons déjà souligné, les connaissances, hypothèses et questionnements issus des autres discours sur le langage (scientifique, philosophique, théologique, etc.).

MÉTHODES

Au principe de connaissance, qui pose la question de savoir à quoi il est possible d'avoir accès, s'ajoute un principe de méthode, qui pose la question de savoir comment procéder. Plusieurs domaines de délimitation des données sont définis dans la théorie : le domaine des *textes* ou agencement de marqueurs dont il faut étudier les propriétés formelles, par manipulations expérimentales ; le domaine des *métatextes* (textes préparés) ; le domaine des *gloses épilinguistiques* que sont les commentaires sur les textes, que les sujets produisent dans le cours de leur discours, spontanément ou en réponse à une sollicitation, et le domaine des *corpus constraints*, difficilement manipulables.

Le linguiste n'échappe pas au métatexte, du moins dans une phase transitoire de son analyse, par l'objectivation à laquelle il procède, et il est particulièrement attentif à la glose, son domaine privilégié, parce que celle-ci est une ouverture aux représentations internes des sujets, qui sont dans une relation interne/externe à la langue et aux discours. « L'épilinguistique, dit A. Culioli, c'est lorsque les énonciateurs sont des linguistes sans le savoir, et l'activité métalinguistique, c'est lorsque les linguistes restent des énonciateurs, mais en le sachant » (Culioli 1977-78, p. 37). La glose en question serait à ce titre plus justement qualifiée d'épi-métalinguistique, l'épilinguistique, plus exactement l'épilangagier, renvoyant à l'activité non consciente de frayages et de mises en relation de formes qui correspond à un processus qualifié par les termes de *prolifération*, de *foisonnement* ou d'*expansion*, ou encore par le mot anglais *drift* (Sapir), pour dire que les formes produites génèrent d'autres formes et d'autres significations, par dérivation et association.²

² Ce processus est conçu sur le modèle neurobiologique de l'épigenèse (Changeux, Danchin, Courrèges). Citons, en anticipant sur ce qui sera dit du passage d'une écriture formelle à une représentation par graphes, ce propos d'A. Culioli sur l'épilinguistique et l'épigenèse : « C'est cette complexité mouvante, liée à l'activité épilinguistique des sujets (où l'épilinguistique correspond (toutes choses égales d'ailleurs !) à l'épigenèse), qui aboutit à des formes déformables, à de l'instable stabilisé (etc.), et qui, de ce fait, empêche de recourir à un

Théorie des opérations énonciatives : écriture formulaire et graphe

À partir de là, le problème est de passer de la glose à la métalangue qui permettra un contrôle sur des faits représentables et manipulables.

Nous avons travaillé sur des gloses. Mais par le biais de la glose, on peut passer à une espèce de commentaire argumenté qui serait presque un traité de linguistique, presque l'amorce d'une métalangue. Si on remplace les mots par des symboles stables. Comment allons-nous dégager et représenter certains êtres et certaines opérations, leur donner un statut, de telle manière que nous pourrions les manipuler ? (Culioli 1977-78, p. 38)

Le linguiste se situe dans une position d'extériorité à la relation interne/externe que nous avons avec notre activité de langage, extériorité qui doit lui permettre d'accéder à l'espace interne du langage. Il s'agit de « mettre en relation [...] notre propre activité de représentation en tant que sujets locuteurs-auditeurs, et notre activité métalinguistique de linguiste aux prises avec la relation langues-langage » (Culioli 1999a, p. 11).

La méthode adoptée par A. Culioli et les principes qu'il place au fondement de sa recherche posent un certain nombre de questions. Ainsi comment faire pour tenir, dans une démarche scientifique, une position qui relèverait pour une part d'une phénoménologie et d'une herméneutique du langage, mais en se donnant les moyens formels d'expliquer l'interprétation ? Quelle métalangue pour rendre compte, avec des signes manipulables, de la relation entre des formes linguistiques et des relations d'ordre notionnel ? Quel modèle pour simuler des opérations langagières ?

L'ÉCRITURE FORMULAIRE

La métalangue de représentation a d'abord été pensée comme « une métalangue de calcul » (Culioli 1990, p. 23), avec laquelle il est possible d'effectuer des opérations maîtrisées, contournant une approche trop intuitive et subjective, et de généraliser par un passage du local à des classes de phénomènes et au global.³

Il convenait ainsi d'élaborer des *formes abstraites*, en inventant un langage formel adapté aux langues naturelles. Le recours à la logique – « science du formel, c'est-à-dire de la forme et de l'enchaînement des règles d'écriture » (Culioli 1999a, p. 53) – s'avère en effet réducteur et inadéquat, sauf à se restreindre au métatexte des logiciens et à des phénomènes circonscrits, « dans un univers fini, normé et calibré », alors que le linguiste doit « théoriser du déformable et du transcatégoriel » (Culioli 1990, p. 12).

A. Culioli dit être passé par plusieurs phases, dont la première consacrée à la collecte, au tri et à l'organisation des données, dans plusieurs langues, avec pour premier résultat « une sorte de corps de doctrine ». Cette période de systématisation des problèmes et d'axiomatisation, qui conduit à des propositions théoriques et à une conceptualisation d'objets métalinguistiques (relation primitive, lexis, domaine notionnel, marqueurs et catégories, espace de référence,...) a été suivie ou plutôt accompagnée de ce qu'il appelle le « passage à un stade « formulaire » ou « formulairique » » (Culioli 1999a, p. 71), selon l'idéal d'un modèle métalinguistique où « tout ce qui est pertinent doit pouvoir être *représenté* par l'écriture » (Culioli 1999a, p. 55).

appareil métalinguistique logico-algébrique. Nous n'opérons pas ici sur du classificatoire et du figé, mais sur du dynamique et des processus, où la géométrie est d'ordre topologique » (Culioli 1999b, p. 18).

³ « Ainsi on peut dire que nous avons affaire, avec les textes, à des représentations (mentales) qui sont fixées (matérialisées et stabilisées) par l'intermédiaire de signes, dont nous allons donner une méta-représentation, de telle sorte que nous puissions les manipuler. Les manipuler en vue de rechercher des cohérences, des règles de bonne formation, afin d'aboutir à un calcul » (Culioli 1990, p. 12).

Dominique Ducard

Il va ainsi créer, en s'inspirant notamment de la mathématique des ensembles et de la logique combinatoire (Curry), en collaborant aussi avec des mathématiciens, informaticiens et logiciens, avec Jean-Pierre Desclès plus particulièrement, des symboles et une notation abrégée.

L'opération, à la fois élémentaire et première, dans la constitution de relations prédicatives et énonciatives est l'opération de repérage qui permet de construire une relation entre des termes. Le concept de repérage est lié au concept de localisation relative et au concept de détermination. On dira que x est repéré par y , c'est-à-dire que x est localisé (au sens abstrait), situé par rapport à y , qui sert de repère (point de référence), lui-même repéré par rapport à un autre repère. La relation de repérage est toujours binaire, avec un opérateur unaire : « est repéré par rapport à » ou « a pour repère », qui est noté $\underline{\epsilon}$, et qui se lit « epsilon ». Le symbole est en fait un composé du symbole mathématique de l'inclusion \subset et du signe égal $=$.

Jean-Pierre Desclès dit que l' « on peut considérer que l'opérateur abstrait « epsilon » et son dual « epsilon converse », liés tous les deux à un repérage abstrait, ont été mis en place par abduction à partir 1°) d'une analyse des comportements syntaxiques et des interprétations sémantiques de la copule « être », de ses corrélats « avoir », « il y a », « se trouver »... et de ses « équivalents » dans d'autres langues et 2°) de relations stabilisées entre formulations métalinguistiques abstraites et les traces linguistiques dans différentes langues. » (Culioli 2002, p. 252)

Les relations comportent toujours deux propriétés primitives qui vont permettre de spécifier la relation de repérage : réflexivité/non-réflexivité et symétrie/non-symétrie. Lorsque le repérage est réflexif et symétrique, on a *identification*, avec la propriété de non-symétrie, on a *différenciation*. Dans la suite des opérations constitutives d'un énoncé, en partant d'une relation primitive entre notions, on a une relation prédicative formée sur un schéma de *lexis*, qui est un générateur de familles de relations prédicatives ; ce schéma est noté $\langle \xi_1 \xi_0 \pi \rangle$, avec deux variables d'arguments et une variable d'opérateur de prédication ; la *lexis*, qui correspond à ce qu'on nomme le contenu propositionnel, sera notée λ ; la relation prédicative sera orientée (terme de départ) et repérée par rapport à un système référentiel (espace-temps T , relation inter-sujets S), ce qui donnera $\langle \lambda \underline{\epsilon} \text{Sit} \rangle$. Une autre notation a été utilisée pour la relation primitive : $() () r$, avec des places à instancier, ce qui donnera $a r b$, où a et b représentent des termes linguistiques.

Nous avons ainsi un système de notation symbolique avec un opérateur primordial, des chevrons pour les relations entre termes, des parenthèses pour les places vides, avec aussi des crochets pour l'opération de désassertion (prise en compte du seul contenu propositionnel), des lettres grecques ou latines, selon le degré d'abstraction de la forme. Système qui connaît des variations, avec l'usage d'abréviations pour des catégories (par ex. QNT/QLT pour Quantité/Qualité) et d'autres signes graphiques de mise en relation (trait, flèche simple ou double, accolade).

Sans vouloir ici développer ce système, qui a notamment été appliqué à la relation primitive d'agentivité, aussi pour le repérage énonciatif, avec également des emplois plus ponctuels et simplifiés, je voudrais reprendre ce que dit A. Culioli à propos de certains choix d'écriture et souligner ensuite les difficultés qu'il a lui-même mises en avant.

En réponse à la question de savoir pourquoi les notations $a p b$ et $a r b$ (du moins dans le séminaire de 1977-78), il dit de p qu'il est un terme de la métalangue qui d'une part marque qu'il y a une relation entre a et b , la flèche indiquant seulement où est la source et où est le but, et il ajoute :

Théorie des opérations énonciatives : écriture formulaire et graphe

D'autre part, je ne peux pas avoir deux termes qui sont reliés par un blanc dans une écriture qui se veut cohérente. Donc, chaque fois que nous constituerons une relation, nous allons toujours avoir un symbole de la relation ; nous ne pouvons pas nous contenter de laisser un blanc entre les deux. Nous ne pouvons pas non plus avoir une virgule ; elle ne rendrait pas compte du fait que cette relation est ordonnée. (Culioli 1977-78, p. 55)

La notation avec p , qui n'est qu'un opérateur de relation sans valeur linguistique, diffère de r , qui renvoie, lui, à un prédicat. Une notation complète serait $\vec{p} b, () () r$, avec cette précision :

Je pourrais aussi bien mettre p à gauche ou à droite. Quant aux parenthèses vides, je les ai mises à gauche pour que ça ne ressemble pas à du français, ce n'est pas une phrase. (Culioli 1977-78, p. 55)

Ces remarques signalent des problèmes de deux ordres, celui de la représentation métalinguistique, c'est-à-dire du rapport entre des formes abstraites et des formes empiriques, celui de la codification, avec des contraintes d'écriture et de lecture. Les formules ne doivent pas seulement pouvoir être lues, littéralement, elles doivent être commentées et expliquées, dans leur composition et dans l'enchaînement d'une formule à l'autre, dans la métalangue, qui comprend nécessairement de la langue usuelle, et dans leur application aux séquences linguistiques, par l'introduction de formes empiriques, soumises à des valuations (acceptable ou non, possible ou impossible, jugement d'équivalence,...), qui font intervenir la glose épimétalinguistique, la paraphrase, et l'activité langagière.

A. Culioli a été confronté, selon ce qu'il nous dit de sa démarche formalisante, à deux écueils dans la communication et la transmission scientifiques :

- une tendance, chez les linguistes, à inverser la démarche en faisant précéder l'étude d'un problème par un exposé « souvent pseudo-théorique » et « formulaïque » ;
- la mise en défaut de la discussion collective, conditionnée par une connaissance théorique et pratique du système formel.

A ces deux difficultés reconnues s'est jointe une réévaluation du rôle du raisonnement en langue usuelle face au calcul et à la formule. Il convient de citer ici la déclaration d'A. Culioli sur sa prise de conscience d'une rationalité discursive partageable et discutable :

Finalement, c'est en relisant la préface de Louis Mayer à un texte de Spinoza, où il insiste sur l'importance du *more geometrico*, que je me suis aperçu que les problèmes de raisonnement sont beaucoup plus importants. Cette fascination de la formule – à ne pas confondre avec les problèmes métalinguistiques d'écriture et de notation – provient tout simplement du fait que, même au XVII^e siècle, certains problèmes qui prenaient une page entière et qui étaient quasiment illisibles (nous retrouvons ici les problèmes de tricôt, de nœuds, de tissage, dont a parlé Bresson) ont été clarifiés lorsque, par une représentation symbolique on a pu les représenter d'une manière compacte. Mais lorsqu'il s'agit d'un dialogue (puisque nous sommes au XVII^e siècle, disons, entre honnêtes gens), on est obligé de passer par un raisonnement en langue usuelle (bien que, par derrière, il y ait toujours la possibilité d'une représentation formelle). Et, à ce raisonnement, il faut y tenir, car il joue un rôle essentiel si vous voulez que l'on puisse éventuellement vous prendre en défaut. (Culioli 1999a, p. 71)

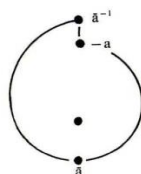
Dominique Ducard

L'exposition même des analyses, dans le style formulaire, donne lieu à des restrictions qui en limitent la portée argumentative. Nous trouvons ainsi pas moins de sept adresses au lecteur dans un article sur le traitement formel (Culioli 1999a, p. 31-41) pour signifier à celui-ci le caractère sommaire de la démonstration, l'impossibilité de tout expliciter, une invitation à combler des lacunes, la nécessité de laisser certains points de côté.

Le linguiste, qui ne doit pas se rêver en mathématicien, peut toujours se tourner vers le mathématicien pour formaliser une linguistique axiomatisée, à la condition de ne pas succomber à l'illusion de la toute-puissance du calcul ou de tomber dans la fabrication d'artefacts. Il y a par ailleurs des questions linguistiques essentielles, dans leur rapport au langagier, qui échappent à l'emprise de la logique : temporalité et aspectualité, référenciation et valeur référentielle, modalisation et relation intersubjective, avec l'ajustement, la régulation de l'activité de langage dans son rapport au culturel et au social, et tout le domaine notionnel, en lien avec le cognitif et l'affectif.

LE GRAPHE ET LE GESTE MENTAL

Dès l'article de 1968 sur la formalisation en linguistique⁴ A. Culioli (1999a, p. 27) introduisait le schéma de la came – dont le terme a été suggéré par le psychologue François Bresson –, à partir de l'analyse que fait Freud d'un cas de névrose obsessionnelle connu sous le nom de « L'homme aux rats ».⁵



Le schéma est l'objet d'un commentaire concernant la structure en came, avec un cycle qui d'un point à l'autre est relancé par projection du dernier point sur le point initial, et il est illustré par une application au jeu des pronoms. « L'intérêt d'une telle représentation est qu'elle force à prendre des décisions, donc à poser un problème : ainsi quel sera le point de départ ? Pourquoi analyser de la sorte le système des pronoms ? En outre il importe de comprendre que le diagramme n'est pas un jouet, une illustration pour soutenir l'attention, mais un outil avec ses règles formelles d'emploi » (Culioli 1999a, p. 28-29).

A. Culioli distinguera par la suite le diagramme du *graphe*, qui relie des points par des arcs en orientant les relations ainsi établies, en poursuivant le programme annoncé, contre une linguistique statique et classificatoire, d'une formalisation, non pas au sens d'une logique formelle, mais de la construction de formes abstraites pour soutenir et susciter un raisonnement cohérent permettant de comprendre le passage d'une forme à une autre et le jeu des significations.

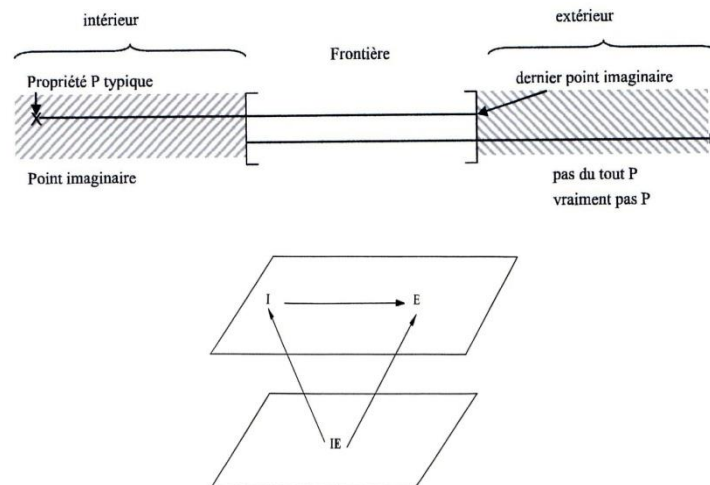
Un autre type de représentation métalinguistique, inspirée de la topologie, a ainsi été développé pour schématiser des phénomènes aspectuo-temporels, avec les notions d'intervalle, d'ouvert et de fermé, ou dans l'étude de divers marqueurs notionnels, la construction du domaine notionnel étant représentée par un schéma comprenant un intérieur, un extérieur et une frontière, qui devient un point de suspension ou d'indifférence dans l'espace de validation.

⁴ Article paru initialement dans les *Cahiers pour l'analyse* 9, 1968, Paris, Seuil.

⁵ S. Freud, « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (L'homme aux rats) », *Cinq psychanalyses*, Paris, P.U.F., 1954, p. 199-261.

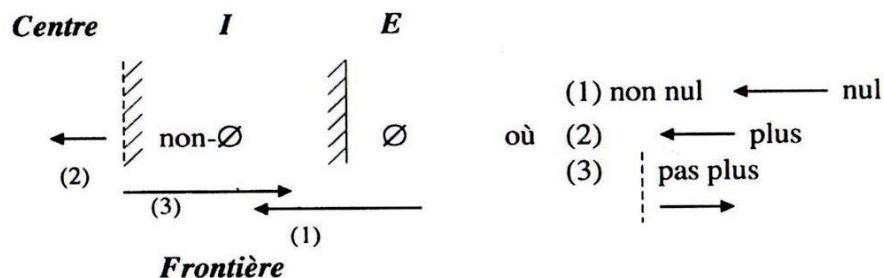
Théorie des opérations énonciatives : écriture formulaire et graphe

Voici deux schématisations du domaine notionnel, le premier schéma est tiré des *Notes du séminaire de DEA 1983-1984*, le second du T. 1 de *Pour une linguistique de l'énonciation* (1990).



La linguistique des opérations énonciatives évolue alors en termes de chemins d'accès, d'obstacles, de détours, d'orientations, avec des passages, des changements de zones, des seuils et des limites, des vides, des hiatus à combler, des visées, avec des réussites et des ratages, dans un espace abstrait et dynamique, muni de tenseurs et de vecteurs. Des graphes orientés, avec des points reliés par des arcs, et des flèches indiquant des positions et des déplacements, avec des barres de limite, simulent les jeux de la signification et de la co-énonciation.

En voici une illustration avec la représentation métalinguistique du marqueur *seulement* – sa *forme schématique* –, construite selon une procédure d'abstraction à partir de la glose et d'une observation raisonnée de ses propriétés formelles et par figuration graphique des opérations qu'il déclenche (Culioli 1999b, p. 25) :



Sans reprendre ici ce qui a été exposé ailleurs⁶, dans une étude consacrée à ce mode de représentation graphique et à ses implications théoriques, disons que ces figures sont des diagrammes de la pensée en mouvement dans la langue, motivés par l'hypothèse du *geste mental*, gestualité transposée symboliquement dans l'activité signifiante de langage.

⁶ Communication à la Journée d'études *Les linguistes et leurs graphiques*, Centre de l'Université de Chicago, Paris, 12 octobre 2007 (Ducard 2009).

Dominique Ducard

POUR CONCLURE

Si une représentation de nature topologique répond davantage à l'exigence d'un raisonnement partageable et discutable, celui-ci n'en doit pas moins être appris, par des analyses et sous des formes communicables et transmissibles, et être compris à partir de la double postulation d'une activité langagière interne et d'une démarche d'abstraction fondée sur une position d'extériorité face à une activité linguistique interne/externe.

Évoquant le rôle important de la philosophie dans sa recherche, A. Culioli déclare :

Très vite j'ai été confronté à deux questions éminemment philosophiques : (1) quel est l'objet de la linguistique (c'est-à-dire comment articuler langage et langues), (2) comment traiter de la relation entre la matérialité du texte et l'immatérialité de l'activité signifiante des sujets. (Culioli 1999a, p. 7)

Quiconque s'intéresse au langage d'un point de vue sémiologique est confronté à cette dernière question. Ce fut le cas de Saussure, de Guillaume aussi, dont la psychomécanique est illustrée de schémas-dessins destinés à montrer et à expliquer ce qu'est le mouvement de la pensée en langue. Mathieu Valette a suivi l'évolution de la conception fonctionnelle des schémas chez Guillaume à travers la lecture de conférences inédites. Celui-ci est passé d'un usage didactique et heuristique de la schématisation à une modélisation – par la visibilité de la figuration – de la conversion de ce qu'est le « vu en pensée » du langage en dicible de langue, puis à l'idée d'une isologie entre le mental représenté et la physique du cerveau, voyant dans ses « diagrammes explicatifs (...) une image fidèle de la réalité psycho-linguistique » (Valette 2009, p. 549). Rien de tel chez Culioli dont le réalisme ne peut être qu'indirect, en respectant les niveaux de représentation du modèle épistémologique, avec des graphes qui ne sont que des analogues des diagrammes de la pensée. Il n'en reste pas moins que faisant allusion à la philosophie taoïste, il dit devoir devenir langage pour pouvoir le représenter, comme le peintre chinois qui dit devoir devenir roseau pour pouvoir le peindre : « Comme le peintre chinois devient roseau pour peindre un roseau, pour avoir le geste juste, il fallait que j'essaie de me faire langage, texte, de telle manière que je puisse capter quelque chose qui, autrement, m'échappait » (Culioli 2008, p. 116). Mais il faut, au peintre comme au linguiste, de patientes observations et de multiples expérimentations et manipulations, avant de pouvoir appréhender la forme intime de son objet (en chinois le *li* : principe de structuration interne) par le geste mental, dont la figure est un équivalent.⁷ Et pour cela, du côté du linguiste, il faut une métalangue, comme il faut une technique pour le peintre⁸. L'aventure linguistique d'A. Culioli est placée sous le signe de ces deux déclarations : « je suis un obsédé métalinguistique » (Culioli 2008, p. 141) et « Peut-être suis-je devenu épilinguistique comme l'autre devenait bambou... »⁹.

⁷ A. Culioli dit ainsi à propos de l'importance du terme « activité » dans sa définition de la linguistique : « Ce problème du « processuel » signifiait qu'il fallait trouver une méthode qui ne se contente pas d'inventorier et de poser des relations, mais qui se donne pour objectif fondamental de construire des relations. L'important étant qu'il s'agisse, au fond, de l'équivalent d'un geste » (Culioli, 2008, p. 115, souligné par nous).

⁸ On pourra se reporter à François Cheng, *Souffle-Esprit. Textes théoriques chinois sur l'art pictural*, Paris, Seuil, 1989.

⁹ « C'est le fait qu'on n'en ait pas conscience. Il faut croire que c'est extrêmement difficile, parce que le linguiste doit se contorsionner d'une manière très peu naturelle pour arriver à saisir cet épilinguistique. J'y arrive assez

Théorie des opérations énonciatives : écriture formulaire et graphe

BIBLIOGRAPHIE

- CULIOLI, Antoine. *Séminaire de DEA 1977-78*, Université de Poitiers.
- CULIOLI, Antoine (1985). *Notes du séminaire de DEA 1983-1984*, Université de Poitiers.
- CULIOLI, Antoine (1990). « La linguistique : de l'empirique au formel », *Pour une linguistique de l'énonciation, Opérations et représentations*, T. 1, Paris, Ophrys, 9-46.
- CULIOLI, Antoine (1999a). « En guise d'introduction : bribes d'un itinéraire », *Pour une linguistique de l'énonciation, Formalisation et opérations de repérage*, T 2, Paris, Ophrys, 7-14.
- CULIOLI, Antoine (1999a). « La formalisation en linguistique », *Pour une linguistique de l'énonciation, Formalisation et opérations de repérage*, T 2, Paris, Ophrys, 17-29.
- CULIOLI, Antoine (1999a). « A propos d'opérations intervenant dans le traitement formel des langues naturelles », *Pour une linguistique de l'énonciation, Formalisation et opérations de repérage*, T 2, Paris, Ophrys, 32-41.
- CULIOLI, Antoine (1999a). « Comment tenter de construire un modèle logique adéquat à la description des langues naturelles », *Pour une linguistique de l'énonciation, Formalisation et opérations de repérage*, T 2, Paris, Ophrys, 53-66.
- CULIOLI, Antoine (1999a). « Conditions d'utilisation des données linguistiques issues de plusieurs langues naturelles », *Pour une linguistique de l'énonciation, Formalisation et opérations de repérage*, T 2, Paris, Ophrys, 67-82.
- CULIOLI, Antoine (1999a). « Rôle des représentations métalinguistiques en syntaxe », *Pour une linguistique de l'énonciation, Formalisation et opérations de repérage*, T 2, Paris, Ophrys, 95-114.
- CULIOLI, Antoine (1999b). « A propos de la notion », *Pour une linguistique de l'énonciation, Domaine notionnel*, T. 3, Paris, Ophrys, 17-31.
- CULIOLI, Antoine (2008). « Nouvelles variations sur la linguistique », *Vivre le sens*, Paris, Seuil, 113-145.
- DESCLES, Jean-Pierre (2002). « Quelques concepts empruntés par A. Culioli à la logique et aux mathématiques », A. CULIOLI, *Variations sur la linguistique. Entretiens avec Frédéric Fau*, Paris, Klincksieck, 243-253.
- DUCARD, Dominique (2009). « Le graphe du geste mental dans la théorie énonciative d'A. Culioli », *Cahiers Parisiens / Parisian Notebooks*, volume 5, The University of Chicago Center in Paris, 555-576.
- VALETTE, Matthieu (2009). « Les multiples dessins de Gustave Guillaume », *Cahiers Parisiens/ Parisian Notebooks* 5, The University of Chicago Center in Paris, 537-553.